



UN BON PATRON de Fernando León de Aranoa



Entretien avec Javier Bardem

Extrait du dossier de presse tiré du mensuel de cinéma espagnol *Fotogrammas*

Quelle est votre relation avec Fernando León de Aranoa ?

Nous nous connaissons depuis 20 ans, nous sommes amis, nous avons grandi ensemble, nous nous voyons et nous parlons souvent, je l'admire beaucoup en tant que personne, en tant que cinéaste, en tant que père, en tant que partenaire, en tant que

compagnon. C'est une personne que je respecte et que j'aime. Lorsqu'il m'a proposé le film, notre dernière collaboration remontait à **Escobar** (2017), un tournage compliqué, hors de toute zone de confort, tant la sienne que la mienne, un travail très exigeant réalisé en un temps très condensé, mais un film dont lui, Penélope et moi sommes

très fiers. Le projet d'**Un bon patron** nous permettait de revenir à des expériences plus proches de nous, de notre ville, et cela m'excitait beaucoup. Chaque fois que nous nous retrouvons, nous nous amusons à imaginer et à lancer des idées, des concepts et des blagues. Il a un merveilleux sens de l'humour, comme vous pouvez le voir

dans le film, et il me fait beaucoup rire; il va très loin, mais tout finit par avoir un sens, et il m'aide à me contenir dans ce cadre. Et nous sommes toujours aussi exigeants, avec la même volonté de faire de notre mieux, ce qui ne nous semble jamais suffisant. Si ça ne tenait qu'à nous, ça ne finirait jamais.

Dans quelle mesure votre interprétation de Blanco est-elle similaire à ce que vous aviez imaginé ?

Je n'ai pas fait de théâtre, enfin, si j'en ai fait il y a très, très longtemps, mais au théâtre l'acteur est seigneur et maître de la scène, du moment, personne ne l'interrompt, il y a une continuité dans son travail qui n'existe pas au cinéma, où le travail s'enrichit de celui de beaucoup d'autres gens. Mon travail d'acteur n'en est qu'une partie, mais la façon dont le film a été tourné, le choix du plan, la mise en place du plan, le contrechamp, la façon dont l'histoire progresse ou stagne, tout cela compte lorsqu'il s'agit d'évaluer une performance. Cela dit, la seule chose que l'on puisse faire est de proposer quelque chose qui aide à raconter l'histoire et, dans ce sens, le scénario de Fernando était très bien construit et le personnage très clair. Cela aurait pu être différent, mais entre nous, nous nous sommes mis d'accord sur l'idée d'un homme d'affaires gagnant, entre guillemets, avec ce charisme qui fait que les gens l'aiment, l'apprécient,

qui fait que, quand il entre dans un endroit, ils veulent être près de lui. Dans ce pays, et dans d'autres, il y a des hommes d'affaires de renom, et d'autres qui ont pignon sur rue, qui correspondent à ce type.

La caractérisation des personnages était-elle difficile ? Vous êtes-vous vieilli ?

Non, les lunettes, les cheveux, pas beaucoup plus. Il aurait pu être plus jeune, mais nous avons trouvé intéressant qu'il soit plus âgé, car cela le rend plus cynique, il y a un poids, un héritage familial historique.

Vous êtes-vous préparé avec un coach ?

Je m'entraîne toujours avec Juan Carlos Corazza [grand coach d'acteurs, argentin, installé à Madrid], depuis des années et des années, et cela n'enlève rien à la place du réalisateur, au contraire. Je travaille avec quelqu'un qui me connaît depuis très longtemps, qui connaît mes forces, mes limites, mes astuces, ce dont j'ai besoin. Nous faisons une sorte de *brainstorming* ensemble et nous répétons des comportements qu'ensuite je vais proposer au réalisateur. C'est lui qui va choisir où il veut que nous allions. C'est une interprétation pleine de détails.

Vous sentez-vous à l'aise dans ce registre de la comédie ou de la tragi-

comédie que vous ne fréquentez pas habituellement ?

Non, je ne me sens pas à l'aise dans quoi que ce soit. Je trouve tout très difficile, mais à la fin, c'est le texte qui compte. Quand la scène est bien écrite, quand l'humour vient de la situation elle-même, alors c'est facile. Quand il n'y a pas eu un bon travail au préalable, mais seulement l'intention de faire rire les gens, il faut un talent comique que je ne pense pas avoir. Mais quand la chose est bien écrite, qu'il y a une situation qui est déjà ironique et comique en soi, alors ça marche !



UN BON PATRON de Fernando León de Aranoa



Délicieusement grinçant

Geneviève Bouchard, Le Soleil – 2 septembre 2022

Avec *Un bon patron* (*El buen patrón* en version originale), le réalisateur Fernando León de Aranoa livre avec une mordante ironie une satire du monde du travail, dans tout ce qu'il peut avoir de plus laid. Javier Bardem y campe un boss aussi odieux que charmeur, qu'on se plaît à détester.

Patron d'une usine de balances héritée de son paternel, Blanco (Bardem) se targue justement de diriger son entreprise en bon père de famille. Un père qui a ses chouchous, c'est le moins qu'on puisse dire, dans un milieu trempé dans un sexisme et un racisme banalisés.

On le voit dès le départ, alors qu'il félicite l'équipe pour son bon travail le même jour qu'il met sans remord un employé à

la porte.

Puis qu'il dit au revoir à trois stagiaires jeunes et jolies pour en accueillir trois nouvelles. Parce que les stagiaires, il ne se gêne pas pour au minimum les relouer. Faut croire qu'il n'a pas entendu parler de #MeToo. Ça risque de le rattraper...

Bref, un boss qui fabrique des balances et qui se croit au-dessus de la justice. Mais il ne possède pas le monopole de l'opportunisme.

Alors qu'il est en lice pour un prix d'excellence auquel il tient particulièrement, les choses vont se corser à quelques jours de l'inspection fatidique.

Son contremaître et « ami » de longue date

se met à perdre ses moyens parce qu'il pense que sa femme le trompe.

L'employé qu'il a remercié de manière cavalière décide de le lui faire payer en squattant le terrain vacant voisin, en y installant des banderoles le dénonçant et en hurlant des injures et des slogans dans un mégaphone à longueur de journée.

Et la très sexy nouvelle stagiaire n'est pas qui il pensait...

Pas (trop) grave, notre homme a des ressources et derrière son sourire chaleureux se trouve un fin manipulateur et un véritable carnassier.

Javier Bardem prête vie de fantastique manière à ce personnage qui se situe à mi-chemin entre le fin stratège et le gros monocyte cochon. Il réussit à le rendre charismatique – il faut avouer que l'acteur a une bonne base pour travailler... – et à incarner juste ce qu'il faut de laideur et de vulnérabilité quand le vernis commence à craquer.

Lauréate de plusieurs prix, choisie pour représenter l'Espagne dans la course à l'Oscar du film international en 2022, cette comédie grinçante de Fernando León de Aranoa nous plonge dans une ambiance juste assez décalée.

On n'est pas à un revirement près dans **Un bon patron** (Et quelle finale !). On rigole souvent, même si on ne devrait pas toujours. Sur un fond d'humour noir, la critique est bien réelle. À quand un syndicat dans cette usine « débalancée » ?



Oui patron !

Olivier De Bruyn, Les Echos – 22 juin 2022

L'acteur espagnol incarne un patron paternaliste et retors dans une tragicomédie signée Fernando León de Aranoa. Une prestation et un film hautement recommandables.

En 2001, León de Aranoa, talentueux cinéaste espagnol, dirigeait déjà son compatriote Javier Bardem dans **Les lundis au soleil**, un film social inspiré où l'acteur incarnait un chômeur de longue durée qui tentait de retrouver un emploi, de croire en des lendemains meilleurs et de résister à la dépression sournoise qui menaçait de l'ensevelir. Deux décennies plus tard, le metteur en scène retrouve le comédien pour une nouvelle fiction consacrée à l'univers du travail. Et il n'y a aucune raison de s'en plaindre.

Dans **El Buen Patrón**, Javier Bardem interprète le dénommé Blanco, dirigeant d'une entreprise d'instruments de pesage qui, au fil des années et des succès, s'est imposé comme un notable dans sa province espagnole où il jouit d'une réputation enviable. Toujours prêt à rendre service à ses employés dans la difficulté, Blanco attend en retour de ces derniers un investissement de chaque instant. Et gare à ceux qui contestent son autorité...

Dictature douce

Dans l'espoir de recevoir le prix de la boîte la plus dynamique de la région, Blanco redouble d'efforts pour mobiliser ses troupes. Hélas, pour lui, tout se dérègle. Un ouvrier licencié récem-

ment stationne jour et nuit devant l'usine avec son gamin et refuse de déguerpir. Un proche du patron, accablé par les infidélités de son épouse, ne parvient plus à s'acquitter de ses délicates missions de contremaître et sème la zizanie dans l'établissement. On en passe. Assailli par les problèmes dans sa vie professionnelle comme dans sa vie privée (une jeune stagiaire devenue sa maîtresse menace de révéler l'idylle clandestine), Blanco, le maître des balances, doit se démener en tous sens pour que son existence ne soit pas déstabilisée et que sa gouvernance perdure.

Dans **El Buen Patrón**, un film qui rappelle plus d'une fois la férocité des comédies italiennes de l'âge d'or, Fernando León de Aranoa dresse le portrait au vitriol d'un patron paternaliste qui, sans élever la voix, fait régner la terreur dans son entourage et dont l'apparente bonhomie dissimule un cynisme à toute épreuve. L'humour et l'ironie imposent partout leurs lois dans cette fiction qui, pourtant, radiographie certaines réalités douloureuses du monde du travail : précarité généralisée, management toxique, jeux de pouvoir destructeurs... Impérial dans cet univers d'équilibristes sans foi ni loi, Javier Bardem alias Blanco incarne à merveille le charme vénéneux et l'immoralité tranquille de son redoutable personnage. Du grand art.